

—A cela, il y a un remède, bonne dame : l'aumône ! Vous connaissez le miracle des noix qui eut lieu dans un de nos couvents de la Romagne ?

—Non vraiment, racontez-nous cela.

—Vous saurez que dans ce couvent nous avions le Père Macario, un saint ! Un jour d'hiver, il passait près du champ d'un de nos bienfaiteurs et il le vit qui faisait déraciner un grand noyer ; les racines étaient déjà découvertes.

—Que faites-vous à ce pauvre arbre ? dit le Père Macario.

—Hé ! mon père, il ne veut plus donner de noix !

—Lai-sez-le, dit le Père, et vous aurez cette année plus de noix que de feuilles.

—Père Macario, dit le maître, la moitié de la récolte sera pour le couvent.

Et il ordonna de sauver l'arbre. La prédiction se réalisa et tout le monde vint voir à l'automne l'arbre couvert de noix. Mais notre bienfaiteur ne put accomplir sa promesse, car il alla avant la récolte recevoir là-haut la récompense de sa charité. Le miracle n'en fut que plus grand, ainsi que vous allez le voir !

Le brave homme avait un fils d'un caractère opposé au sien. Or donc, lorsque le frère quêteur se présenta au moment de la récolte pour recevoir la moitié promise par le père, le fils eut l'air d'ignorer ce que cela signifiait et dit :

—Je n'ai jamais ouï dire que les capucins fissent des noix.

—Or, écoutez ceci : un jour que ce garnement avait invité ses amis à venir faire une orgie chez lui, il leur raconta au dessert l'histoire du noyer en se moquant des Pères, et les mena au grenier pour voir l'énorme tas de noix :

—Regardez, dit-il.

Mais lui-même regarde, et que voit-il ? un énorme tas de feuilles sèches !.... Est-ce un miracle ?.... Aussi le bruit s'en répandit-il, et de tous côtés il nous vint tant de noix qu'un de nos bienfaiteurs, touché de compassion pour le frère quêteur, fit cadeau au couvent d'un âne pour porter les noix ; et l'on fit tant d'huile que nous pûmes en donner à chacun selon ses besoins ; car nous sommes comme la mer, qui reçoit l'eau de toutes parts

pour ensuite la distribuer aux fleuves.

Ici Lucia reparut avec son tablier tellement plein de noix qu'elle avait peine à le porter. Le Père Galdino les introduisit dans la besace en se conforçant en remerciements et en souhaits.

Agnès regardait Lucia avec mécontentement. Celle-ci répondit par un coup d'œil qui voulait dire : Je me justifierai, et, rappelant le frère qui était déjà sorti :

—Je voudrais vous demander un service, frère Galdino. Veuillez dire au Père Cristoforo que j'ai grand besoin de lui et qu'il me fasse la charité de venir tout de suite, tout de suite, car nous ne pouvons aller à l'église !

—Il ne se passera pas une heure que votre désir ne soit accompli.

—J'y compte, mop frère.

—Soyez-en assurée.

Et il partit plus chargé et plus content qu'il n'était venu.

En voyant une pauvre jeune fille demander le Père Cristoforo sans plus de cérémonie, et le frère accepter la commission sans difficulté, il ne faut pas imaginer que ce Père Cristoforo fût un moine sans importance : c'était au contraire un religieux des plus considérés de son ordre et de toute la contrée. Mais telle était la condition des capucins que rien ne leur semblait trop bas ni trop élevé. Servir le grand et le petit ; entrer dans le palais et dans la chaumière ; demander l'aumône et la faire, étaient des choses habituelles aux capucins. Ils trouvaient sur leur chemin le prince qui baisait respectueusement le bas de leur robe et le jeune débauché qui l'éclaboussait. Le nom de *frate* (moine) était l'objet du respect et celui du mépris ; et les capucins subissaient plus que les autres ordres ces fortunes contraires. Ne possédant rien, professant spécialement l'humilité, ils étaient placés à portée de la vénération et en butte aux insultes qu'une telle condition attire de la part des hommes.

—Tant de noix dans une année pareille !—s'écria Agnès après le départ du frère Galdino.

—Pardonnez, maman, mais si nous avions fait une aumône médiocre, frère Galdino aurait eu pour longtemps à quêter avant que sa besace fût pleine, et Dieu sait, une

fois au couvent s'il se fût rappelé ma commission au milieu de tous les bavardages qu'il est forcé d'entendre.

—C'est bien pensé ! et puis la charité porte toujours un bon fruit, dit Agnès, qui malgré quelques petits défauts avait un cœur excellent et se fût jetée au feu pour sa chère fille, son unique affection.

En ce moment entra Renzo ; d'un air colère et mortifié, il lança sur la table les infortunés chapons. Ce fut leur dernière étape pour ce jour-là.

—Beau conseil que vous m'avez donné ! dit-il à Agnès ; vous m'avez envoyé chez un honnête homme, qui est d'un grand secours aux pauvres gens ! !

Et il raconta sa consultation chez le docteur. Agnès, consternée d'un résultat si peu prévenu, voulut entreprendre de prouver à Renzo qu'il s'y était mal pris, et que son conseil était bon... Mais Lucia interrompit ces contestations en annonçant qu'elle espérait trouver une meilleure assistance. Renzo accueillit avec empressement cet espoir.

—Mais, dit-il, si le Père n'y peut rien, je trouverai moyen, moi !

—Paix, patience, prudence, dit Lucia, et demain le père Cristoforo viendra ; il nous donnera un remède dont nous, pauvres gens, n'avons pas même l'idée.

—Espérons, dit Renzo, mais je saurai me faire raison, si l'on ne me la fait ! Dans ce monde, il y a une justice finalement !

Pendant toutes les péripéties que nous venons de raconter, la nuit était venue.

—Bonsoir ! dit tristement Lucia à Renzo qui ne pouvait se décider à s'en aller.

—Bonsoir ! répondit-il encore plus tristement.

—Quelque saint nous aidera, répliqua Lucia ; soyons prudents et résignés !

Agnès ajouta de sages conseils au pauvre fiancé qui s'en alla, la tempête dans le cœur, répétant toujours ces paroles étranges : " Dans ce monde finalement il y a une justice ! " tant il est vrai qu'un homme exalté par la douleur ne sait plus ce qu'il dit.

(A Continuer.)